



AUDIN  
—  
HISTOIRE  
DE  
LÉON X



BX1315

A8

1854

V.1

C.1



LIBRERIA GENERAL  
DE  
EUG. MAILLEFERT Y CIA  
2217 MEXICO.  
p<sup>ca</sup> \$3.50



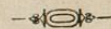
1080042931

LIB  
EU  
c2  
-1

E #1 - G #1.  
77



ÉTUDES SUR LA RÉFORME



**HISTOIRE**

DE

**LÉON X ET DE SON SIÈCLE**

908

# HISTOIRE DE LÉON X

ET

## DE SON SIÈCLE

PAR J.-M. AUDIN

Quidquid ex eo amavimus, quidquid mirati  
sumus, manet mansurumque est in oculis ho-  
minum. In reventiatis temporum, facta verum.  
Cicero, Tacit., Agricola.

QUATRIÈME ÉDITION

FONDO BIBLIOTECA PUBLICA  
DEL ESTADO DE NUEVO LEON

110936

← →  
TOME PREMIER  
← →

PARIS

L. MAISON, LIBRAIRE-ÉDITEUR, RUE DE TOURNON, 17

1854

OBSERVATION. — Cette édition en 2 vol. in-18 renferme  
tout ce qui est contenu dans l'in-8°.

PARIS. — Imprimé par E. THUNOT et C<sup>e</sup>, 26, rue Racine.

E  
922  
L

Bx 1315  
A8



DEL CONDO DE NUEVO LEON  
FONDO BIBLIOTECA ESCUELA

## PRÉFACE

Au commencement du seizième siècle, à la renaissance des lettres, deux hommes quittaient l'Allemagne, leur patrie, pour visiter l'Italie. L'un, monté sur une mule, traversait les Alpes à petites journées, emportant pour se distraire en chemin quelques satiriques grecs et latins; l'autre suivait sur un cheval de bataille l'empereur Maximilien I<sup>er</sup> dans l'expédition du Milanais (1). De nos deux voyageurs, l'un était prêtre et se nommait Érasme; l'autre était poète et s'appelait Ulrich de Hutten: tous deux, ennemis du capuchon, s'arrêtaient pour écrire une épigramme contre le moine qui passait à leurs côtés. Ils avaient assisté aux luttes de Pfefferkorn et de Hogstraët contre Reuchlin, et ri de bon cœur de l'encre que les moines et les humanistes de Cologne avaient dépensée dans cette querelle (2); seule-

(1) Kurze Lebensbeschreibung Ulrichs von Hutten, von Nic. Weiskinger, p. 2; Gostanz, 1730, in-12.

(2) Il a été question, dans notre Histoire de Luther, de cette querelle théologico-littéraire: pour la connaître, nous renvoyons à l'Exclamatio in sceleratissimam Johannis Pipecorini vitam; — Gottfried Arnold's Kirchen- und Ketzer-Historie, p. iv, sect. II, num. 1, fol. 391, Leipzig, 1729.

ment le prêtre y avait pris une part plus active, parce qu'il était né avant le poète. Érasme était alors le roi de l'ironie; son bonheur et sa gloire peut-être étaient de faire la guerre aux péchés d'habitude, qu'il prêtait à tout ce qui portait un froc. Ces péchés étaient au nombre de sept, comme dans le catéchisme : l'orgueil, la paresse, la colère, l'avarice, la luxure, l'envie, la gourmandise; il n'y en avait malheureusement que sept, mais il était homme d'invention. Pour ridiculiser les moines, il avait imaginé une foule de joyusetés qui couraient les écoles et devenaient bientôt autant d'apophthegmes qu'on répète encore de nos jours avec une imperturbable assurance. Il leur attribuait cette singulière formule qu'on pourra chercher, mais qu'assurément on ne trouvera dans aucun de leurs livres : *Gréciser, c'est faire de l'hérésie*. Alors le monde monacal était une terre que peu de lettrés avaient visitée, en Allemagne surtout, où naquit ce proverbe. Érasme en sortait, y avait été nourri, vêtu, élevé, et en avait rapporté toutes sortes de fables auxquelles on ajoutait foi, parce qu'il avait un rare talent de narrateur, qu'il savait parer une médisance, enchâsser une calomnie, mettre en œuvre un mensonge, et donner à tout ce qui s'échappait de sa plume ou de ses lèvres un tour fin et spirituel. Du reste, comme il ne faut pas que nous tombions dans le péché que nous reprochons à notre Batave, nous devons, pour être juste, confesser que l'épigramme d'Érasme n'allait pas au delà de l'épiderme, qu'elle égratignait, mais ne faisait jamais couler le sang.

Ulrich de Hutten ne ressemble à Érasme ni de figure,

ni de vêtement, ni de style. Sa poitrine est emprisonnée dans un corselet de fer travaillé à Nuremberg; à ses côtés pend une longue épée; ses talons sont armés d'éperons en forme de croc, et ses deux cuisses cachées sous des écailles d'acier poli (1). Sans le laurier dont il s'est couronné lui-même en tête de ses œuvres, et qu'il porte souvent en voyage, vous le prendriez pour un de ces gantelets de fer qui, dans la guerre des paysans, s'en vont à la chasse de nos vieux reliquaires, de nos images peintes sur bois, de nos chasubles brodées d'or, et de nos ostensoirs surchargés de pierres précieuses. On dirait, en le lisant, que le champ de bataille est son trépied sibyllin. Son ironie, car il rit aussi, déchire comme son éperon; sa moquerie a une odeur de sang; son épigramme sent le corps de garde, et sa gaieté monte au cerveau comme la fumée de ce bois de gaïac dont il a célébré les vertus, un jour qu'il était malade.

Érasme donc et Ulrich de Hutten se trouvaient à peu près en même temps en Italie au moment où Jules II partait pour la conquête de Bologne. Ni l'un ni l'autre ne comprirent le pontife-roi.

Hutten s'attache d'abord à la forme extérieure. La figure de Jules II, que Michel-Ange prit pour modèle (2) en taillant son Moïse, l'effraye; il en fait un Sarmate à la barbe épaisse, à la chevelure ondoyante, à l'œil hagard, aux lèvres gonflées de colère.

(1) J. Nicol. Weislinger, *Huttenus delarvatus*. Costanz, 1750, in principio.

(2) Cicognara, *Storia della scultura*. Prato.

Alors, comme s'il tremblait à cette apparition, il appelle un autre Brutus pour délivrer Rome de ce nouveau Jules : Rome, assure-t-il, qui meurt dans l'esclavage si quelque poignard ne la débarrasse du tyran (1).

Hutten, qui a dans les veines du sang germain, se lamente chaque fois qu'une forteresse tombe au pouvoir du saint-siège. Il a rêvé que le beau ciel, les plaines fécondes, les montagnes couvertes de vignes et d'oliviers, les fleuves et les rivières de l'Italie, appartiennent en toute propriété à son empereur Maximilien I<sup>er</sup>. « Tout cela est à vous, lui dit-il ; étendez la main et reprenez ce qu'on vous a dérobé : voici Bologne, la ville du droit canon, elle est à vous ; voici Rome, la ville aux sept collines, elle est à vous ; voici Parme et Plaisance, où vos ancêtres ont rendu justice, elles sont à vous ; tout ce qui est puissance civile vous appartient : au pape les clefs du royaume du ciel ; aux apôtres du Christ les conquêtes de l'enseignement (2). » Dans ses préoccupations teutonnes, il ne s'aperçoit pas que si son empereur osait toucher à une seule pierre du patrimoine de l'Église, Venise viendrait avec son d'Alviane, l'Espagne avec son Gonzalve de Cordoue, la France avec son Gaston de Foix, pour lui en disputer la possession. Et alors que deviendrait cette lumière que la

(1) Voyez, dans le tome II de cette Histoire, le chapitre qui a pour titre : Jules II, protecteur des arts.

(2) Das weltlich Regiment gehört dem Kaiser zu ; das geistlich Christo, seinen Aposteln und allen evangelischen Predigern, welche predigen Christi Lehre. — Voyez Hutteni Conquæstiones ad Carolum imperatorem et principes Germaniæ.

papauté a fait lever en Italie, et dont quelques rayons éclairaient déjà l'Allemagne ? où tous ces Grecs chassés de Constantinople iraient-ils chercher un asile ? où se réfugierait l'art qui vient de se réveiller ? que deviendrait cette philosophie platonicienne que les chanoines de Santa-Maria del Fiore ont intronisée à Florence ? quel serait le sort de tous ces peintres ombriens que les couvents fêtent et protègent ? pour qui travailleraient le Pérugin, Raphaël et Bramante ?

Jusqu'où va la passion d'Ulrich ! Sur la place de Saint-Pierre, de nombreux ouvriers sont occupés à élever une basilique dont Jules II conçut l'idée, et Bramante le plan ; il a traversé cette place et il n'y a trouvé que deux maçons, dont l'un était boiteux : les pierres crient, *lapides clamant*, et il n'entend pas !

Nous nous trompons, le poète a repris un moment l'usage de ses sens, le soleil de Rome lui a rendu la vue ; mais voici tout ce qu'il aperçoit :

Une tourbe d'avocats, de juristes, de procureurs, de bullistes, attachés comme autant de mouches à sa pauvre Allemagne, dont ils aspirent le sang : mais de toutes les intelligences chrétiennes qui vivent à Rome, il n'en a pas vu une seule.

Alors dans sa colère il s'écrie :

« Brisons nos fers et jetons bas leur joug (1) ! »

Ces cris, exhalés en beaux vers, traversent le Rhin, vont remuer les esprits en Franconie, et préparer le

(1) Voyez, dans le tome II de cet ouvrage, le chapitre qui a pour titre : Peintres et artistes divers.



grand schisme qui coûtera bientôt tant d'alarmes à l'humanité. Les peuples allemands croient aux récits d'un voyageur qui a décrit, en courant à cheval, les mœurs d'une nation, et ils pleurent, aux dithyrambes du poète, sur la dégradation de toutes ces âmes méridionales à qui Dieu pourtant, dans sa bonté, avait donné, disait-on, pour habitation cet autre paradis terrestre où l'oranger croît en plein champ, terre dont Hutten conteste aussi les splendeurs.

Ne nous étonnons pas des colères et des préventions de Hutten, que partagera Luther. C'est des Alpes qu'est descendu Cécina, qui marqua son passage à travers l'Allemagne par des traces de sang; qui donna des fers à l'Helvétie; qui mit si cruellement à mort le vieillard d'Aventicum. Hutten et Luther haïssent tout ce qui sort du monde latin, et, dans leurs préjugés, ils ne font pas plus grâce au sol qu'à l'homme: pour Luther, la rampe verdoyante du Poltesberg nourrit plus de fleurs que toutes les montagnes de l'Italie; pour Hutten, le tilleul de la Franconie est mille fois plus beau que le hêtre de la campagne de Rome.

A l'exception de Jules II, et nous dirons pourquoi, Érasme a respecté tout ce qui de son temps porta la tiare. Mais il s'est dédommagé de ce silence obligé, en dénigrant tout ce qui avait un froc, en Allemagne comme en Italie. En Allemagne, c'est à l'intelligence du moine qu'il s'est attaqué surtout; en Italie, ce sont les mœurs qu'il a poursuivies: ces mœurs, il ne les a guère connues, car rarement il est descendu dans un monastère. Il lui suffit de deux ou trois épigrammes

comme chaque nation en possède sur le clergé conventuel, épigrammes qui, en Italie, avaient deux à trois siècles d'existence, et depuis Dante s'étaient transmises par voie de poète jusqu'à Pontano, pour immoler les cénobites à sa risée. Hutten et Érasme se seraient bien gardés d'aller visiter un de ces monastères où ils prenaient plaisir à loger tant de fabuleuses folies; ils auraient trouvé agenouillé dans une petite chapelle un pauvre frère qui, les mains jointes, priait Dieu de le délivrer de ces dignités mondaines que le pape lui imposait, et qu'il était obligé d'accepter par obéissance; car l'obéissance aussi a ses martyrs! Mais que leur faisait la vérité? ils emportaient avec eux un roman ingénieusement disposé en drame, et qui ne devait voir le jour qu'en Allemagne: car c'est une chose bien remarquable qu'ils n'ont osé imprimer en Italie aucune de leurs bouffonneries antimonaques; et cependant, à cette époque, de tous les pays du monde, l'Italie seule jouissait du privilège de penser et d'écrire librement.

Un historien contemporain a déjà remarqué la couardise d'Érasme. « Tant que le philosophe est en Italie, dit Adolphe Muller, il fait l'éloge de cette nation, même dans ses épîtres familières. Mais, quand les Italiens se vantent hautement d'avoir été ses maîtres, le Batave orgueilleux s'irrite et se met à les dénigrer (1). »

(1) So lange er in Italien lebte, und wenn er an seine Freunde schrieb, rühmte er dieses Land; später aber, als Italiener ihn anseindeten und ihm vorwarfen, daß er ihnen ja seine Kenntnisse und seine ganze Bildung schuldig sei, sprach er eben in jenem andern Sinne. — Leben des Erasmus, p. 196.

Lorsque nous conçûmes le projet de décrire cette grande révolte contre la foi de nos pères qu'on appelle réforme, nous pensâmes que notre devoir était de visiter le pays qui en avait été le berceau. Il nous tardait d'apprendre si ces théologiens, moines pour la plupart, qui combattirent Luther, avaient été, comme il osa le dire, déshérités du ciel ; si Dieu avait abandonné des créatures qu'il avait suscitées pour défendre son Église ; si la vérité n'avait eu pour athlètes que des intelligences privées de raison ; et nous fûmes heureux, en exhumant de la poussière cette légion de nobles défenseurs du catholicisme, de voir que nous avions été trompé, et le monde avec nous ; que la parole d'Eckius, de Faber, de Priérias, était aussi splendide que Luther la faisait ternir, et que l'illumination d'en haut n'avait pas plus manqué que le courage à tous ces nobles preux en Jésus-Christ. A vrai dire, il nous répugnait de croire que leur piété envers notre vieille mère n'eût pas été récompensée dès cette vie.

La même pensée qui nous poussait vers l'Allemagne nous a conduit en Italie. Luther l'avait visitée en 1510. Dans quelques fragments de ses Tisch-Reden, il nous a raconté sous quelles impressions il avait repassé les Alpes ; mœurs et intelligences, il n'a rien épargné. L'intelligence de ses hôtes a été magnifiquement vengée ; c'est le temps, cet historien sans peur, qui s'est chargé de leur réhabilitation. Lorsque, assis dans son auberge de l'Aigle-Noir, entre Amsdorf et Justus Jonas, Luther parlait des ténèbres épaisses qui s'étendaient sur les cloîtres, le temps prenait soin d'enregistrer chacun

des titres de gloire de ceux qui les habitaient en passant : il dressait le catalogue des œuvres entreprises dans les couvents : œuvres dans tous les genres, depuis le *The-saurus cornucopiæ* de Bolzani le franciscain, jusqu'au Saint-Marc du peintre Fra Bartolomeo, de l'ordre des dominicains. Quand l'Allemagne comptait à peine un rudiment en langue grecque, l'Italie possédait sept poèmes épiques.

Il faudrait se garder de se faire l'écho trop complaisant des plaintes exhalées par la réforme contre la Renaissance en Italie. L'erreur avait eu besoin de nous tromper. Elle avait besoin de nous faire croire qu'avant la venue de Luther le grand arbre catholique « sorti d'un petit grain de sénevé » n'abritait plus de ses ombres que des âmes qui avaient éteint volontairement en elles la lumière du Père céleste ; car, sans cela, comment lui pardonner sa révolte ? Elle avait besoin de soutenir que le chef de la catholicité avait altéré le dépôt des vérités qu'il avait reçu de saint Pierre, étouffé cette voix du Christ qui devait régénérer le monde, corrompu et souillé la parole de Dieu ; car, sans cela, comment justifier ses insultes à la papauté ? Elle avait besoin d'affirmer que les grandes dignités ecclésiastiques, qui ne devaient être que le prix de la foi et des lumières, étaient en Italie le lot de l'orgueil et de l'ignorance ; car, sans cela, comment légitimer ses tentatives contre l'épiscopat ? Elle avait besoin de proclamer que dans ces monastères ultramontains, jadis séjour de la prière et des vertus, à la vie de l'âme avait succédé la vie du corps, et que l'homme avait remplacé l'ange ; car, sans

cela, comment oublier jamais cette croisade contre les couvents qu'elle provoquait partout sur son passage?

Voilà les plaintes que fit entendre la réforme par la bouche de ses apôtres, mais dépouillées de ces injures qu'elle leur donnait pour ornement ordinaire. Notre devoir était d'en vérifier la sincérité dans cette Rome chrétienne d'abord, dont elle avait prédit la chute et marqué l'heure dernière. Il y a longtemps que la papauté serait tombée, si elle eût ressemblé à l'image que Luther en a tracée.

Nous avons cherché sérieusement à étudier la papauté sous deux sortes d'aspects, telle qu'elle s'est produite à la Renaissance : comme fille du Christ dans ses manifestations spirituelles, comme puissance mondaine dans ses actes humains. Nous la verrons sous ces deux représentations ressusciter les lettres chrétiennes et païennes, fonder des gymnases, élever des chaires aux sciences, fouiller la terre pour y chercher des statues, appeler les Grecs chassés de Constantinople, et les loger à l'Esquilin; favoriser le mouvement des imaginations vers l'antiquité profane, en même temps qu'elle ouvrira de nouvelles voies de l'herméneutique sacrée; livrer pour toile les murs de la Sixtine aux grands peintres de l'époque; donner le couvent hospitalier de Subbiaco à de pauvres ouvriers allemands apportant en Italie le bel art de l'imprimerie, que Léon X appelait une lumière nouvelle descendue du ciel; bâtir un palais pour les livres, un autre pour les statues, un troisième pour les tableaux; chercher au delà des mers les manuscrits d'écrivains classiques; réveiller la langue de David,

d'Homère et de Virgile; affranchir la pensée, laisser à la parole une liberté dont elle ne jouissait nulle part, et, quand elle y est forcée, se servir de son épée pour fonder les libertés nationales et arracher les peuples du continent italien au joug de l'étranger.

Luther avait dit à Léon X :

« Vous voilà comme un agneau au milieu des loups, comme Daniel au milieu des lions, comme Ézéchiël parmi les scorpions (1). »

Et cependant le Saxon connaissait la cour du pontife. Nous prendrons place au consistoire parmi les robes rouges qui formaient le cortège du pape; nous dirons les titres de ces princes de l'Église à l'admiration des lettres et à l'amour des chrétiens, et l'on verra combien nous aurions été malheureux en nous laissant tromper par la feinte pitié du moine.

Il ajoute quelques lignes plus loin :

« A tous ces mécréants qui vous entourent, qu'opposerez-vous? trois ou quatre cardinaux, hommes de foi et de science (2). »

Trois ou quatre! Quand nous aurons suivi Cajetan dans ses pérégrinations chrétiennes à travers l'Italie; que nous nous serons assis dans la petite chambre de Louvain où Adrien d'Utrecht partage avec les pauvres le pain qu'enfant il reçoit de son père pour sa nourriture quotidienne; quand nous aurons visité cette forêt

(1) Epistola Lutheriana ad Leonem summum pontificem. Witt., 1520, in-4.

(2) Epistola Lutheriana.